

L'espoir de Gadamer

[[En réponse à la revue italienne *Sophia* (Naples)]]

Jean GRONDIN

Peut-on, doit-on parler de ses souvenirs, de ses rencontres, de tous ces entretiens avec Gadamer? Il y aurait tant de choses à dire, mais aussi à ne pas dire! En fait, il est très difficile, et même impossible de parler d'une rencontre en général. C'est d'ailleurs là l'une des idées principales, sinon *la* thèse maîtresse de la « philosophie » de Gadamer, à savoir que la rencontre véritable, l'entretien (et même la vérité) échappent, nécessairement, à l'objectivation : il faut « y » être pour savoir ce qu'il en est. Gadamer l'a montré à propos de l'art quand il a dit que l'œuvre d'art s'opposait à toute transposition dans un autre médium que le sien. Essayez, par exemple, de dire ce qu'est une symphonie, une pièce de théâtre, une chanson ou ce que représente une statue. On peut toujours s'y risquer, évidemment, mais le concerto, le tableau, le poème le feront toujours beaucoup mieux, et sont, en fait, les seuls à pouvoir le faire. Et si un virtuose parvient, par miracle, par impossible, à « mieux » cerner ce qu'un poème veut dire, alors le poème est devenu tout à fait superflu (ce qui arrive, bien sûr, rarement...) et peut être remplacé par une « théorie » (ce qui se produit plus souvent...). La rencontre humaine, amoureuse par exemple, en offre un autre exemple. On ne peut pas vraiment en parler à distance. C'est qu'il s'agit d'abord et avant tout d'une présence, qui nous habite. C'est comme si on demandait à quelqu'un de dire ce qu'est son père, sa mère ou sa langue. On peut toujours s'efforcer de le faire, en se rabattant sur des lieux communs, ou des théories, mais on ne rendra jamais, au grand jamais, justice à leur présence, qui excède aussi la

sphère de la seule conscience (c'est sans doute ce qui a incité Freud à parler, avec raison, d'inconscient, mais sa seule erreur, inspirée du scientisme de son temps, fut peut-être de penser que cet inconscient pouvait alors devenir accessible et transparent d'une autre manière; c'est peut-être l'un des grands paradoxes de la psychanalyse : elle ne permet pas à l'inconscient d'être ce qu'il est, à savoir inconscient).

La meilleure manière de parler de ma rencontre, immémoriale donc, avec Gadamer, qui fut pour moi un maître, un père et un ami (au sens cicéronien du terme), est donc de ne pas en parler. Au cours des dernières années, plusieurs personnes, il est vrai, s'y sont risquées. C'est qu'il est devenu à la mode à partir d'un certain moment, surtout après son 95^e anniversaire, je crois, de se proclamer élève de Gadamer et de s'auréoler de son singulier prestige, qui devait, en fait, beaucoup moins à sa philosophie, d'un abord assez difficile pour le néophyte, qu'à son âge très impressionnant et à son *look* de sage absolument irrésistible. Autant il pouvait être honteux de s'inscrire dans la lignée de Heidegger, autant il était, tout à coup, de bon ton (même pour des politiciens!) de se dire gadamérien. Cela faisait un peu sourire Gadamer, qui a toujours conservé pour son maître la plus haute des vénération.

À la fin de sa vie, il est bel et bien devenu une espèce de *star* médiatique, bien malgré lui peut-être, mais je pense qu'il goûtait assez cette célébrité après avoir passé toute sa vie dans l'ombre de son maître Heidegger. Il a alors été amené à donner de multiples interviews, où on l'interrogeait sur toutes sortes de sujets. Ceux qui le connaissaient un peu s'en inquiétaient parfois, parce que les interviewers - avides de sensations et de « *sound-bites* » - lui soutiraient de temps à autre des déclarations plus ou moins heureuses. Mais sa candeur n'a pas peu contribué à son aura.

Dans ses dernières années, c'est aussi dans ces interviews, qui étaient pour lui des occasions de dialogue, qu'il exprimait toute sa philosophie. Et cette philosophie en était carrément une de l'espoir. Dans un entretien qu'il a donné à l'occasion de son 102^e anniversaire (donc quelques semaines seulement avant sa disparition) et dont les propos furent repris dans presque tous les quotidiens allemands (cf. par exemple la *Rhein-Neckar-Zeitung* du 11 février 2002), il a réaffirmé ce qui était devenu l'un de ses *leitmotive* à la fin de sa vie, à savoir que « les hommes ne peuvent pas vivre sans espoir »; « c'est là », ajoutait-il avec insistance », la seule phrase que je serais prêt à défendre sans aucune espèce de restriction » (*Dass die Menschen nicht ohne Hoffnung leben können, das ist der einzige Satz, den ich ohne Einschränkung weiter verteidigen möchte*). *Der einzige Satz*, « la seule thèse » de la philosophie de Gadamer! Ce n'est pas rien. Les journaux en ont fait grand cas, tant et si bien que plusieurs des titres, à l'occasion de son 102^e anniversaire, portaient tout simplement : « *Prinzip Hoffnung. Hans-Georg Gadamer wird 102 Jahre alt* ». Gadamer était donc devenu le porte-parole du « Principe espérance ». À juste titre, sans aucun doute, mais cette phrase - cette déclaration, cette thèse - a quelque chose d'un peu surprenant. C'est que sous le titre « *Prinzip Hoffnung* », on pensera plutôt à un auteur comme Ernst Bloch (le successeur de Gadamer à Leipzig en 1948!) ou Jürgen Moltmann. Mais Gadamer? Non seulement n'était-il pas vraiment question d'espoir dans *Vérité et méthode*, mais cette œuvre paraissait insister bien davantage sur la détermination de la conscience par le *passé* que sur la dimension de l'espérance ou de l'avenir (où l'on a souvent voulu voir une importante différence entre sa pensée et celle de Heidegger - Gadamer lui-même le soulignait à l'occasion). De plus, Gadamer avait assez peu abordé la question de l'espoir dans une perspective « religieuse », qui est généralement la sienne

et telle qu'on la connaît, par exemple, dans la tradition chrétienne, où l'espérance incarne l'une des grandes « vertus théologales », avec la foi et la charité. Tout cet horizon était effectivement assez étranger à Gadamer.

C'est dans un autre sens qu'il aimait parler d'espoir. Sa plus grande inspiration lui venait du *Prométhée* d'Eschyle. On sait que, dans la mythologie grecque, Prométhée passait pour être celui qui avait apporté aux hommes les extraordinaires atouts que représentent la science et le feu, les grandes conditions de leur inventivité et de leur industrie. Mais c'est quelque chose de plus précieux encore qu'il leur aurait apporté selon Eschyle, et Gadamer : il leur aurait, en effet, ôté la connaissance de la date et de l'heure de leur mort. Avant que Prométhée ne les tire de leur torpeur, les hommes, explique Eschyle, vivaient comme de pauvres larves, blotties dans des cavernes en attendant leur sort inéluctable. C'est cette connaissance que Prométhée leur aurait enlevée. Les hommes se sont alors mis à sortir de leurs cavernes, à construire des maisons et des routes, à faire des projets communs, à fonder des cités et à cultiver les arts et les sciences. C'est qu'ils avaient toujours de l'avenir devant eux. C'est cette espérance qu'Eschyle appelle en grec l'*elpis* (ἔλπις), l'espérance, qui n'est pas encore chez lui une espérance en un au-delà de la mort. Elle désigne seulement l'espoir en la vie, la confiance qui nous permet de faire des projets et d'entreprendre des choses, euphorie qui présuppose un certain oubli de la Fatalité. La vie humaine n'a-t-elle pas aussi besoin de croire en l'avenir et d'oublier la mort? C'est cette *elpis*, cette espérance que Prométhée aurait apportée aux hommes.

C'est cet espoir, je crois, que Gadamer défendait aussi parce qu'il y voyait autre chose qu'un phénomène simplement « négatif », parce que fondé sur l'oubli ou le refoulement. Il y voyait, au contraire, l'expression, pure et simple, de la condition humaine et de ses plus hautes possibilités. Même s'ils

sont des êtres finis, les hommes peuvent s'entendre entre eux, se dépasser, faire des projets, penser à l'avenir, se reconnaître des idéaux, parce qu'ils ont de l'espoir, toujours de l'espoir.

Quand on y pense un peu, on se rend compte que cette intuition n'est pas très étrangère à l'esprit qui anime *Vérité et méthode* et toute la pensée herméneutique de Gadamer. Nul n'ignore que l'idée force son oeuvre est que la vérité ne dépend pas uniquement de la méthode et de l'objectivation, mais qu'il y a aussi une autre vérité, plus fondamentale encore, plus vitale (celle qu'il illustre, comme chacun le sait aussi, à partir de l'art, de l'histoire et du langage). J'aimerais dire aujourd'hui que cette vérité est celle de l'espoir. Car cela est aussi vrai de l'art, de l'histoire et du langage eux-mêmes, à savoir qu'ils sont comme un gage d'espoir et à ce titre des conditions de notre humanité. C'est d'eux que nous viennent toutes nos expériences de sens, du sens qui nous engage et qui nous lie, auquel nous croyons, même si sa vérité n'est pas et ne peut jamais être « vérifiable » à l'aide des méthodes de la science, qui aspirent à la maîtrise. Il n'en demeure pas moins que c'est à partir de ces expériences de sens que nous nous comprenons et que nous pouvons nous entendre. L'art nous élève, immortalisant, en quelque sorte, en une figure (*Gebilde*) ou un récit une expérience du monde digne d'être conservée et qui est comme un gage d'espoir, un lieu de rencontre entre les hommes. Il en va, bien sûr, de même de l'histoire, la grande mémoire de l'humanité, mais aussi du langage qui préserve le sens et rend la communication possible, laquelle repose sur un espoir d'entente. Nul ne sait, au juste, d'où vient leur autorité, ou s'il est possible de la fonder de manière ultime, mais ce sont bel et bien l'art, l'histoire et le langage qui nous ouvrent toutes nos chances de compréhension, de vie et de réflexion.

Toute vérité ne relève donc pas de l'objectivation, qui cherche à maîtriser ce qu'elle comprend. Que maîtrisons-nous vraiment? Bien peu de choses finalement. Mais, comme le dit Gadamer, dans l'avant-dernière ligne de *Vérité et méthode*, les limites de la maîtrise ne sont pas celles de la compréhension et de la vérité. N'y a-t-il pas aussi une compréhension qui se nourrit d'abord du travail de l'histoire et de l'espoir qui la porte et qui nous porte? Pour un être fini, l'histoire n'est pas une condition limitative de la connaissance qu'il faudrait à tout prix dépasser afin de découvrir une vérité qui ne devrait absolument plus rien à l'histoire, ni au langage des hommes. Cette vérité absolue, Platon, déjà, la réservait aux dieux. C'est en cela que Gadamer est profondément platonicien. Toute vérité n'est pas affaire de méthode ou de maîtrise. Il y a aussi - et d'abord - la vérité qui nous transporte, dont nous vivons toujours, qui est la vérité herméneutique par excellence, la vérité de l'espoir.